

À LA GUERRE

Vrigne-Meuse, 10 novembre 1918, 3 heures du matin

Ma chère femme,

Je ne suis pas encore mort. Est-ce le hasard, la Providence ? Là, dans mon trou, je l'entends du matin au soir, la mort. Elle stridule en permanence à côté de nos têtes sous la forme de petits assassins d'acier. Cette mort qui sort à jet continu des *Mausers* nous cherche obstinément, camouflée en balle. Gaubert en a reçu une en plein front hier. Elle est ressortie de l'autre côté de sa tête comme un rien. Il est mort sans même s'en rendre compte. J'ai entendu l'air siffler, fendu par la ferraille en furie. J'ai crié : « Gaubert, gaffe ! » et puis ça a fait *floc*, et il est tombé en arrière comme un pantin dont on aurait coupé les fils. Il s'est agité une seconde, quelques soubresauts, et puis plus rien, plus un bruit. Alors le vrombissement des insectes tueurs a recommencé.

Voilà presque quatre ans que je passe miraculeusement à travers ces fils meurtriers tendus entre les boches et moi. Quand la Mort aura emporté les autres, les balles ne me chercheront-elles pas avec beaucoup plus de conviction ?

Ce matin, il y a eu un bruit terrible, puis le feu, la chaleur, le souffle, la poussière, les cris ! Des cris de douleur, de peur, d'horreur ! Une grosse marmite est tombée là, juste derrière nous. Le capitaine Ribot a été projeté en l'air, déchiré en trois morceaux comme un ballon crevé de Luna Park. Robert, un compagnon de tranchée, a reçu un gros éclat de l'obus dans le ventre et a vu ses tripes dégouliner sur la terre humide. C'est ce qu'il a vu en dernier, là, à la guerre, juste avant de mourir.

La poussière qui volait et la terre dévastée cachaient d'autres cadavres. Le souffle de l'explosion avait propulsé l'adjudant Lassalle contre moi. Nous nous sommes retrouvés allongés par terre, l'un sous l'autre comme deux amants sur une plage, lui dessus, moi dessous. J'étais écrasé sous sa masse ! J'ai reçu son dernier soupir en pleine figure. Il avait un grand morceau de fer brûlant planté dans le dos.

Çà et là, des hommes disloqués se vidaient de leur sang à gros glouglous. Des morceaux de corps rampaient dans le trou vers leurs derniers instants de vie. D'autres obus tombaient un peu plus loin. Le vacarme était assourdissant, indescriptible. Un gars, devenu aveugle, s'est mis à courir vers les lignes d'en face en criant : « où suis-je ? où suis-je ? » et il a été coupé en deux par une sale rafale.

C'est à ce moment que j'ai touché le fond de la peur. Voir les copains tués par les balles, cisailé par les mitrailleuses, déchiquetés par les obus m'avait déjà terrorisé, écœuré, désespéré de l'humanité, mais sentir l'énorme masse inerte de Lassalle, étendue sur moi m'a donné le coup de grâce.

J'ai ressenti alors tout au fond de mon âme, l'effroyable et incommensurable jouissance assassine de l'Homme !

Depuis quelques jours, il n'est plus question que de l'armistice qui doit mettre fin à cette boucherie. Il faut que je tienne jusque-là. C'est quand on se croit sorti d'affaires, comme tu le sais, que le destin, ce salaud planqué, vous tombe dessus. Et justement, aujourd'hui il fallait aider les gars du Génie à construire des radeaux pour aller détruire trois mitrailleuses, là-bas, de l'autre côté de la Meuse. Il faisait très froid ce midi et l'idée d'aller barboter dans une rivière glacée sous une avalanche de mitraille ne m'enchantait guère !

Un épais brouillard givrant recouvre tout depuis cinq jours. Il fait mourir les hommes encore plus désespérément ; il les fait mourir en cachette.

Mais, les ordres sont les ordres et il ne fait pas bon les refuser, à la guerre ! Mais aller me faire tuer aujourd'hui de l'autre côté glacé de la Meuse, je ne voulais pas.

C'est à ce moment que Maurice est arrivé comme un fou, tout essoufflé, s'exposant de manière totalement imprudente. Il s'arrête. Il souffle. Il s'oxygène ! Haletant, il nous annonce que l'armistice est

pour demain, lundi 11 novembre, à 11 heures. Que la guerre va s'arrêter. Qu'on va vivre ! Tous !

Alors, il a trébuché sur une grenade vide, il a perdu l'équilibre et est tombé en avant. Une balle tirée à cet instant par un *Feldgrau* a traversé le haut de son casque et est allée se fichir derrière lui, dans le clayonnage. Maurice aurait dû être mort, un vilain trou dans la tête. Sa chute lui avait sauvé la vie. Terriblement choqué, la tête dans les mains, il s'est pissé dessus. Puis il s'est assis au fond du trou et n'a plus rien dit, plus rien ! Il a passé le reste de la journée à trembler dans la boue puante, avec les morts. Je crois qu'il ne reparlera plus jamais.

En voyant Maurice muet au fond du gouffre, nous nous sommes vraiment demandé si nous allions aller mourir, la veille de l'armistice, entre Sedan et le pont de Flize.

Les ordres arrivaient, aussitôt suivis de contre-ordres et « resuivis » d'autres ordres.

Puis le soir est venu, et la nuit d'espérances obscures...

C'est alors que le capitaine Férule a déclaré :

— Hé, les gars, c'est fini ! J'ai reçu les derniers ordres. On reste là. On attend le clairon ! Si on ne fait pas les cons et s'il n'y a pas un cinglé du mortier en face, dans trois jours on est chez nous, et en un seul morceau !

Un hurlement de joie a retenti dans la tranchée. Un écho nous a renvoyé nos cris, de l'autre côté, par-delà les frimas, sur la rive opposée du fleuve ! Après tout, ils n'ont pas plus envie de mourir que nous, ces gars-là.

Vers 22 heures, le brouillard s'est levé. On a passé la dernière nuit de la guerre à regarder les étoiles, sans un mot. Elles s'allumaient et s'éteignaient au rythme des naissances et des morts des hommes.

Infinité éternelle des vies éphémères.....

11 novembre 1918, début d'après-midi

Je reprends la plume.

Ce matin à 11 heures, nous avons entendu un sacré tintamarre. Les sonneries des clairons sortaient de tous les terriers à poilus et les cloches battaient à rompre clochers ! Cuivres et bronzes déchiraient le ciel. Ils tonnaient, tous, et clamaient à travers la béance de lumière que l'Enfer fermait enfin ses portes.

Dans notre trou, arrive alors Delalande. Il court comme un dément à la recherche de son clairon pour se joindre au cri d'allégresse. Il bouscule tout le monde. Il fouille le sol pour retrouver son sac. Il retourne la terre plus qu'une méchante marmite. Il le récupère enfin, en sort son instrument, secoue la boue du pavillon, va pour le mettre à sa bouche et soudain, il s'arrache les cheveux, éclate en sanglots.

— Merde, merde, merde ! Je me souviens plus des notes, je me souviens plus des notes !

Le capitaine Férule se tient les côtes de rire à le voir s'agiter comme ça. Il lui siffle la mélodie. Delalande tombe à genoux. Il remercie le ciel et bénit le capitaine. Il reprend son clairon, l'ajuste, crache et jure mille Dieux de nouveau.

— Merde, merde, merde ! Mon embouchure, mon embouchure ! Où qu'est cette putain d'embouchure ?

Il s'excite, fouille dans son sac, vide ses poches, arrache le tissu, en tire un morceau de pain sec, une pipe, un biscuit pourri, un couteau pliant et, miracle, son embouchure, remplie de tabac.

— Je l'ai, je l'ai ! crie-t-il.

Il essaie de l'ajuster. Ça ne va pas. Il tremble. Il s'énerve davantage. Il la fait tomber par terre.

— Merde, merde, merde ! Je la vois plus. Je la vois plus ! Aidez-moi les gars !

On se met tous à plat ventre à la recherche de l'embouchure en riant aux éclats. On la trouve, on la lui rend. Il la nettoie, il l'emboîte sur le tuyau nu. Il joue !

Il a soufflé plus fort ensuite que toutes les trompettes de Jéricho ! Ils ont bien dû l'entendre aussi, les autres en face ! *Ta-ra, ta-ta, ta-ra-ta, ra-ta* qu'il faisait à s'époumoner, le Delalande ! *Ta-ra, ta-ta, ta-ra-ta, ra-ta* !

Alors on a placé un mannequin au bout d'un fusil et on l'a monté lentement hors du trou pour être sûr que les mitrailleuses d'en face s'étaient tues, définitivement ! Après un moment de silence qui a semblé long comme un jour de mitraille, on a enfin sorti la tête.

Nous nous sommes regardés. Nous avons enfin retrouvé notre humanité. Nous nous sommes relevés !

À travers les campagnes, les clairons claironnaient à éclater, les cloches clochaient à s'en décrocher des clochers. On a présenté les armes, baïonnette au canon. On a inspiré, humé à pleins poumons l'air de la paix ; la Camarde avait vraiment plié bagage.

Voilà, ma chérie, ma dernière journée de guerre. Tant d'amis et d'inconnus maintenant morts, absorbés par la boue dans laquelle ils sont tombés. Les champs ne sont plus que cimetières dévastés. La terre est rougie, irriguée à perte de vue par le sang des millions d'hommes morts pour la France. Et moi, je suis miraculeusement vivant, mais sûrement brisé pour toujours par ce que j'ai vécu, là, à la guerre !

À bientôt,

Je t'aime.

Ton Marcel

Les infirmiers et secouristes arrivés sur les lieux du déraillement du train de la Compagnie de l'Est, le 11 novembre 1918 à 18 heures ne purent que constater l'effroyable ampleur de l'accident. Il n'y avait aucun rescapé. À travers l'hallucinant amas de tôles tordues et de corps broyés, ils découvrirent une main tendue vers le ciel, droite, comme pour l'implorer. Elle tenait encore une lettre signée « Ton Marcel » !